

Les affrontements religieux en Europe (1500-1650)

I François-Joseph Ruggiu – 979-10-231-2195-7





Préface de **Lucien Bély**

Approches historiographiques

Les réformés français au cœur des conflits religieux
(vers 1550-1659)

Hugues Daussy

Les affrontements religieux en Angleterre et dans les îles
Britanniques dans la première moitié du XVII^e siècle

François-Joseph Ruggiu

Faire la guerre, faire la paix

« Reconcilier les cœurs des subjects cy-devant divisez » :
les commissaires des édits de pacification au temps des premières
guerres de religion

Jérémie Foa

Affrontements religieux, révoltes et guerres civiles.
Formes et moyens d'une société divisée (XVI^e-XVII^e siècles)

Pierre-Jean Souriac

Affrontements religieux, fractures politiques dans les provinces
méridionales des Pays-Bas espagnols (1521-1579)

Alain Lottin

Clercs de cour et clercs d'État dans les affrontements religieux
européens (1500-1650)

Benoist Pierre

Les affrontements dans le Saint-Empire

Les conflits confessionnels autour des espaces urbains
dans l'Empire au XVI^e siècle

Naïma Ghermani

École, université et affrontements religieux dans le Saint-Empire

Jean-Luc Le Cam

L'invention de la coexistence confessionnelle
dans le Saint-Empire (1555-1648)

Christophe Duhamelle

Couverture :

L'Assassinat d'Henri III (détail), estampe, 1589, BnF, Département des estampes
et de la photographie, fonds Hennin © BnF

ISBN 978-2-64050-626-3



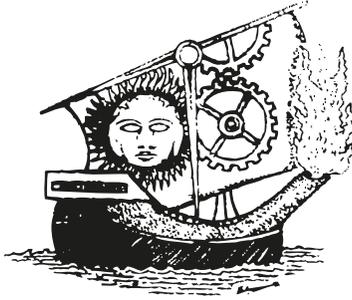
9 782840 506263

SODIS
F138-536

12 €



LES AFFRONTEMENTS RELIGIEUX EN EUROPE
(1500-1650)



Bulletin de l'Association des historiens modernistes
des universités françaises
dirigé par Lucien Bély

Les Affrontements religieux en Europe (1500-1650)

Préface de Lucien Bély



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2009
© Sorbonne Université Presses, 2022

ISBN papier : 978-2-84050-626-3
PDF complet – 979-10-231-2192-6

TIRÉS À PART EN PDF :

Préface – 979-10-231-2193-3

I Hugues Daussey – 979-10-231-2194-0

I François-Joseph Ruggiu – 979-10-231-2195-7

II Jérémie Foa – 979-10-231-2196-4

II Pierre-Jean Souriac – 979-10-231-2197-1

II Alain Lottin – 979-10-231-2198-8

II Benoist Pierre – 979-10-231-2199-5

III Naïma Ghermani – 979-10-231-2200-8

III Jean-Luc Le Cam – 979-10-231-2201-5

III Christophe Duhamelle – 979-10-231-2202-2

Mise en page (2009) Lettres d'Or
Version numérique (2022) : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

PREMIÈRE PARTIE

Approches historiographiques

LES AFFRONTEMENTS RELIGIEUX EN ANGLETERRE
ET DANS LES ÎLES BRITANNIQUES
DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII^e SIÈCLE :
UN ESSAI HISTORIOGRAPHIQUE¹

François-Joseph Ruggiu

Université Paris-Sorbonne – Centre Roland-Mousnier (UMR 8596)

La place des îles Britanniques dans un volume consacré aux affrontements religieux en Europe de 1517 au milieu du xvii^e siècle, n'est pas forcément facile à définir pour au moins deux raisons². La région n'est pas, jusque dans la seconde moitié du xvii^e siècle, au cœur de l'espace européen, ni sur plan géopolitique, ni sur le plan économique, même s'il est vrai que les îles Britanniques entretiennent des relations commerciales étroites avec les Pays-Bas espagnols et avec les pays riverains de la mer du Nord et de la Baltique. Sur le plan culturel, l'Angleterre apparaît surtout comme un prolongement de l'axe rhénan et ses théologiens, comme ses artistes, d'ailleurs, sont soumis à l'influence de leurs confrères allemands et, surtout, néerlandais³. Ensuite, les conflits religieux ouverts, violents, sont bien présents dans cette partie du monde

- 1 Nous avons bénéficié durant la rédaction de cet article des conseils et des remarques critiques d'Étienne Broglin, Denis Crouzet, Stéphane Jettot, Nicolas Le Roux et Jean-Pierre Poussou. Nous souhaitons leur exprimer ici toute notre amicale reconnaissance.
- 2 Nous nous sommes particulièrement appuyés sur les analyses historiographiques de Ronald Hutton, *Debates in Stuart History*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2004, ainsi que sur celles de David Cressy, *England on Edge: Crisis and Revolution 1640-1642*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 3-24. On se reportera également au brillant essai de Ian M. Green, « 'England's Wars of Religion'? Religious conflict and the English Civil War », dans Johannes Van den Berg et Paul Gerardus Hofstijzer (dir.), *Church, Change and Revolution*, Leiden, Brill, 1991, p. 100-121. Nous n'avons malheureusement pas pu consulter deux livres importants : Christopher Durston et Judith Maltby (dir.), *Religion in Revolutionary England*, Manchester, Manchester University Press, 2007, et la récente somme de Michael Braddick, *God's Fury. England's Fire: A New History of the English Civil War*, London, Allen Lane, 2008.
- 3 Il existe de nombreux tableaux généraux de l'histoire des Églises et des croyances en Angleterre et dans les îles Britanniques. Pour l'Angleterre, qui nous retiendra essentiellement, on pourra partir de Kenneth Hylson-Smith, *The Churches in England from Elizabeth I to Elizabeth II*, London, SCM Press LTD, 1996-1997, 2 vol. ; Tom

mais ils ont été, en Angleterre du moins, relativement localisés dans le temps et dans l'espace. Dans le temps, d'abord, puisque trois périodes seulement ont été réellement conflictuelles : les années 1530 au plus fort de la Réformation henricienne, au moment, par exemple, de la révolte catholique du Pèlerinage de Grâce en 1536 ; la période *mi-Tudor*, ensuite, dans le sillage de la Réforme strictement calviniste d'Édouard VI puis, surtout, du retour au catholicisme sous Marie Tudor, dont le règne a marqué une période intense de persécutions religieuses⁴ ; et, bien sûr, la période dite des guerres civiles, ou de la Révolution anglaise, ou encore de la guerre des Trois Royaumes, et qui s'étend à partir de la fin des années 1630 pour aller jusqu'en 1660 et la Restauration du roi Charles II Stuart⁵. Dans l'espace ensuite. Les premiers troubles ont surtout concerné le Nord de l'Angleterre, longtemps resté fidèle à la foi catholique, et qui a été le cadre de la révolte de 1536, puis, en 1569, du *Northern Rising*. Les conflits, de basse intensité, du règne d'Édouard et de Marie, ont plutôt concerné le sud-est et l'est de l'Angleterre qui ont été marqués par des actes d'iconoclasme et par la répression gouvernementale. En revanche, les guerres des années 1640 ont plus ou moins touché l'ensemble du pays, y compris le Pays de Galles.

Dans les autres royaumes des îles Britanniques, l'Écosse a été violemment divisée par des conflits politiques et religieux dans les années 1560 puis, à nouveau, à partir de la fin des années 1630⁶. À cette période, la défense du presbytérianisme a, en effet, été à la fois le ferment et le déclencheur de la

Webster, « Religion in Early Stuart Britain, 1603-1642 » et Ann Hughes, « Religion, 1640-1660 », dans Barry Coward (dir.), *A Companion to Stuart Britain*, Oxford, Blackwell, 2003, p. 253-270 et p. 350-373.

- 4 Le nombre de victimes de la répression sous Marie Tudor (1553-1558) est resté sans commune mesure avec ce qu'a connu le continent à cette période : environ 280 personnes sont mortes sur le bûcher (dont cinq évêques) et 800 autres ont dû s'exiler sur le continent. Christopher Haigh, *English Reformations: Religion, Politics, and the Society under the Tudors*, Oxford, Clarendon Press, 1993, p. 228 et 230. L'impact de cette période sur la constitution de l'identité protestante anglaise a cependant été majeur comme en témoigne le succès durable du livre de John Fox, *Actes and Monuments of these Latter and Perillous Days, Touching Matters of the Church...*, paru en 1563 et plus connu sous le nom de *Book of Martyrs*.
- 5 Il est difficile de trouver dans l'historiographie un bilan détaillé de ces conflits. Charles Carlton a avancé les chiffres, issus d'approximations plausibles, de 84 830 morts dans les combats en Angleterre, auxquels s'ajoutent 127 000 morts d'épidémie ou de causes diverses, pour une population d'environ 5 millions d'habitants, de 42 865 morts en Écosse, pour une population qui tournait autour d'1 million d'habitants, et de 200 000 morts, peut-être, en Irlande, pour une population dont le nombre reste mal connu. Charles Carlton, « Civilians » dans John Kenyon et Jane Ohlmeyer (dir.), *The Civil Wars: A Military History of England, Scotland and Ireland, 1638-1660*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 272-305 (p. 273-278).
- 6 Le lecteur français pourra partir de Stéphane Lebecq et alii, *Histoire des îles Britanniques*, Paris, PUF, 2007, p. 407-420.

rébellion des Covenantaires écossais contre Charles I^{er}, alors que la majeure partie des soutiens du roi en Écosse venaient des milieux épiscopaliens et catholiques. L'Irlande a été, quant à elle, le foyer d'une agitation continue à partir des années 1580-1590, endémique ou violente, et largement, mais pas uniquement, appuyée sur un substrat religieux. Par ailleurs, même si les historiens tendent aujourd'hui à réévaluer l'impact des guerres des années 1640 et 1650 sur la population, les conflits politiques et religieux n'ont jamais eu, en Angleterre, ou même en Écosse, l'intensité et la barbarie de ceux qui sont survenus sur le continent, par exemple, durant les guerres de religion en France ou durant la guerre de Trente Ans. L'Irlande, où les tensions ethniques et religieuses sont étroitement imbriquées, est, sous cet angle, une malheureuse exception⁷. Les massacres des protestants de l'Ulster, à l'automne 1641, même s'ils ont été grossis par la propagande du Parlement⁸, n'ont été que les premiers d'une longue série qui s'est achevée par ceux perpétrés par la *New Model Army* de Cromwell. Les symboles en demeurent, à l'automne 1649, la mise à sac des villes de Wexford et de Drogheda⁹. Le fait que les Irlandais catholiques, en particulier ceux d'origine gaélique, aient été considérés comme des « barbares » par leurs adversaires, semble avoir légitimé des atrocités de la part des protestants qui ne trouvent pas, ou guère, leur équivalent sur l'île de Grande-Bretagne.

Si les conflits ouverts ont été rares, les trois Églises d'État, ou établies, d'Angleterre, d'Irlande ou d'Écosse, ont eu davantage de mal à se définir que les Églises protestantes des royaumes du Danemark ou de Suède, ou que celles, catholiques, des États du sud de l'Europe. Cela explique la permanence de querelles théologiques et ecclésiastiques très vives et de vagues régulières de persécutions contre les individus qui ne se conformaient pas ou mal à leur enseignement. En Angleterre, la *Church of England* créée par Élisabeth I^{re}, en 1559 et 1563, s'est révélée être la juxtaposition entre, d'une part, une théologie calviniste et, d'autre part, une liturgie et une ecclésiologie largement demeurée catholiques. La réussite de son implantation n'a empêché ni le maintien d'une importante minorité catholique¹⁰ ni le développement en son sein et, de plus en plus,

7 Voir l'article de Micheal Ó Siochrú, « Atrocity, codes of conduct and the Irish in the British Civil War, 1641-1653 », *Past and Present*, n° 195, May 2007, p. 55-86.

8 Voir, par exemple, Robert Armstrong, *Protestant War: The 'British' of Ireland and the Wars of the Three Kingdoms*, Manchester-New York, Manchester University Press, 2005.

9 Voir Micheal Ó Siochrú, *God's Executioner: Oliver Cromwell and the Conquest of Ireland*, London, Faber & Faber, 2008.

10 Nous ne pourrions malheureusement aborder la question du catholicisme en Angleterre à cette période. Parmi les ouvrages récents les plus importants sur ce sujet, voir Michael Questier, *Catholicism and Community in Early Modern England: Politics, Aristocratic Patronage and Religion, c. 1550-1640*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

à ses marges, d'un groupe important de radicaux désireux de la purger de ses éléments « papistes ». En Irlande, la Couronne a installé une *Church of Ireland* modelée sur la *Church of England* mais qui n'a rallié qu'une toute petite partie de la population : la communauté *New English*, composée des propriétaires fonciers récemment installés ainsi que des administrateurs et des soldats envoyés en Irlande depuis le règne d'Élisabeth. Les *Old Irish* gaéliques et les *Old English*, descendants des colons Anglais arrivés au Moyen Âge, sont demeurés attachés à un catholicisme qui pouvait d'ailleurs prendre des formes différentes car plus ou moins influencées par la Réforme catholique. À partir du début des années 1600, le tableau se complique par l'installation croissante en Ulster d'Écossais des Lowlands presbytériens. Enfin, en Écosse, la *Kirk* presbytérienne, au dogme calviniste strict et à l'organisation synodale, coexistait avec les poches catholiques du Nord et des Highlands. À la fin du xvi^e siècle, Jacques VI avait, de surcroît, réussi à imposer à sa tête des évêques afin de l'amener progressivement à ressembler à la *Church of England*. Les divisions confessionnelles étaient donc importantes entre les trois royaumes des îles Britanniques et au sein de ces royaumes.

Parmi les multiples dossiers que nous aurions pu ouvrir, nous avons choisi de nous concentrer sur les interprétations historiennes de la place du religieux dans le déclenchement en Angleterre des événements des années 1640. Ils nous ont, en effet, semblé donner accès à un nombre important de problèmes à propos des îles Britanniques et ils nous permettent d'aborder, sous un angle particulier, une bibliographie immense, presque exclusivement anglophone, en croissance perpétuelle et qui, selon le mot d'un historien, a fini par constituer un « *blood-stained historiographical terrain* »¹¹. Ces événements des années 1640 prennent place dans une séquence en quatre temps qui sont fortement liés, mais qui ont chacun leurs propres logiques : une première phase militaire, qui fait suite à la rébellion, en 1637-1638, d'une partie des élites écossaises contre la politique religieuse de Charles I^{er} et marquée, en 1639-1640, par deux conflits anglo-écossais, appelés les guerres des Évêques, qui ont fini par la déroute des Anglais ; une deuxième période politique durant laquelle les membres du Long Parlement, ouvert en novembre 1640, ont démantelé le régime mis en place par Charles I^{er} dans les années 1630 (la *personal rule*) et, au-delà, certains aspects du système de gouvernement hérité de Jacques I^{er} et des souverains Tudors ; une troisième période militaire durant laquelle le parti parlementaire et le parti royaliste ont mené, de 1642 à

¹¹ David Cressy, *England on Edge...*, op. cit., p. 7.

1646, une guerre civile en Angleterre qui s'est profondément entremêlée avec d'autres conflits en Irlande et en Écosse ; une dernière phase politique et militaire qui a conduit, de l'été 1646 à l'hiver 1648-1649, à cet acte inouï qu'a été, le 30 janvier 1649, l'exécution de Charles I^{er} au nom de Dieu et du peuple¹².

Un des premiers problèmes que nous rencontrons alors est que la manière dont nous pouvons apprécier ces événements est sujette à débats depuis... les années 1650 (avec les œuvres, par exemple, de James Harrington, *The Commonwealth of Oceana*, 1656, ou, bien sûr, de Thomas Hobbes, *Leviathan*, 1651) jusqu'à nos jours. Les notions de « Révolution anglaise » ou de « guerre civile anglaise », autrefois incontestées, subissent, depuis le début des années 1970, des remises en cause qui tendent à en minorer l'intensité ou, au contraire, à en dramatiser certains aspects. Certains historiens ont pu, par exemple, avancer qu'il n'y a jamais eu de révolution dans l'Angleterre des années 1640 et 1650¹³ alors que d'autres la situent alternativement au début des années 1640, à la fin des années 1640, voire à la fin des années 1650.

Au fil de ces réinterprétations successives, la question demeure de savoir pourquoi et comment l'Angleterre en est venue à se diviser à un tel point que le recours aux armes et à la violence est devenu la seule solution et que les individus ont accepté de se ranger dans l'un ou dans l'autre camp au prix, parfois, de ruptures douloureuses au sein de leur famille, au sens de leur entourage social, ou au sein de leur communauté¹⁴. Même s'il n'y a pas un consensus des historiens à ce sujet, le religieux a été indiscutablement

12 On trouvera une présentation dynamique de ces séquences dans Martyn Bennett, *The Civil Wars in Britain and Ireland, 1638-1651*, Oxford, Basil Blackwell, 1997, et David Scott, *Politics and War in the Three Stuart Kingdoms, 1637-1649*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2004. On pourra partir, en français, de Jean-Pierre Poussou, *Les îles Britanniques, les Provinces-Unies, la guerre et la paix au xvii^e siècle*, Paris, Economica, 1991 ; Jean-Pierre Poussou, *Cromwell, la révolution d'Angleterre et la guerre civile*, Paris, PUF, 1993. Deux ensembles d'articles majeurs ont été réunis par Margot Todd (*Reformation to Revolution: Politics and Religion in Early Modern England*, London-New York, Routledge, 1995) et par Peter Gaunt (*The English Civil War: The Essential Readings*, Oxford, Blackwell Publishing, 2000).

13 C'est le cas, par exemple, de Peter Laslett qui évoque la continuité des comportements démographiques et l'absence de remise en cause profonde des structures sociales. Peter Laslett, *The World We Have Lost – Further Explored*, London, Methuen, 1983. Le titre du chapitre 8 est : « Social change and revolution in the traditional world. With an attempt to expunge the phrase "the English Revolution" », p. 182-209.

14 Les travaux actuels tendent d'ailleurs à minorer le poids du « neutralisme » dans la guerre civile qui avait été mis en avant dans les années 1970 par les études sur le mouvement des *Clubmen*, ces villageois, surtout de l'Ouest du royaume, qui s'étaient armés pour résister aux dégradations commises par les armées en campagne.

été une variable importante dans ce processus. Tout en ayant conscience de ne pouvoir donner, dans cet essai historiographique, qu'un pâle reflet des débats intenses qui agitent la communauté académique anglophone sur ces questions, nous procéderons en trois temps. Nous reviendrons d'abord sur les différentes interprétations qui ont été données des querelles religieuses dans l'Angleterre des deux premiers Stuarts pour essayer de comprendre qu'elles ont été leur rôle dans l'émergence des conflits politiques à l'œuvre à partir de 1640, puis dans le déchaînement de la violence militaire à partir de 1642. Nous essaierons ensuite d'apprécier la part directe des engagements religieux des différents acteurs dans les affrontements et dans les guerres des années 1640. Enfin, nous examinerons la dimension religieuse de l'événement peut-être le plus symbolique de cette période : l'exécution de Charles I^{er}.

CONTROVERSES ET CONFLITS RELIGIEUX DES ANNÉES 1600 AUX ANNÉES 1630

L'historiographie traditionnelle dite « whig », ou libérale, s'est cristallisée dans la seconde moitié du XIX^e siècle autour des travaux, entre autres, de Samuel R. Gardiner. Elle faisait des premières décennies du XVII^e siècle, surtout à partir de l'accession au trône de Charles I^{er} (1625) et de la nomination de William Laud à l'archevêché de Canterbury (1633), un temps de persécution des tenants de la vraie foi protestante – les puritains – et le moment d'une inacceptable marche de l'Église d'Angleterre vers Rome¹⁵. Le but général de l'historiographie whig était de décrire l'histoire de l'Angleterre comme celle de la lente mais brillante victoire des élites politiques, représentées par le Parlement, et qui défendaient les libertés anglaises, contre le roi et la prérogative royale. Dans cette perspective, William Laud était accusé d'avoir cherché à imiter les cérémonies de l'Église catholique, de prêcher l'obéissance passive au souverain, lui-même accusé de gouverner de manière arbitraire, et, donc, de se servir de la religion pour attaquer les droits des « *free born English* »¹⁶. Les historiens whigs dépeignaient alors un pays souffrant unanimement sous les attaques du clergé laudien. Les puritains qui ne choisissaient pas la voie de l'exil, vers les Provinces-Unies ou la Nouvelle-Angleterre, risquaient, comme, en 1637, les pamphlétaires William Prynne, John Bastwick, et Henry Burton, d'être condamnés par la *Court of High Commission* ou par la

15 Le rôle de François Guizot dans l'élaboration de l'interprétation libérale de la Révolution anglaise ne doit pas être oublié. Voir François Guizot, *Histoire de la Révolution d'Angleterre : 1625-1660*, éd. Laurent Theis, Paris, Robert Laffont, 1997.

16 Andrew Foster, « Church Policies of the 1630s », dans Richard Cust et Ann Hughes, *Conflict in Early Stuart England*, *op. cit.*, p. 193-223, ici p. 194-195.

Star Chamber, les deux tribunaux de la prérogative royale qui servaient de bras armé à la répression. Au cours de cette période sombre, les puritains auraient cependant conservé l'espoir d'être un jour libérés par la Providence de la tyrannie crypto-papiste. Les persécutions subies par les catholiques, y compris l'exécution de prêtres, en particulier de jésuites, capturés sur le sol anglais en violation des lois contre les *recusants*¹⁷, embarrassaient beaucoup moins les historiens whigs.

Dans les années 1950 et 1960, l'historiographie marxiste, incarnée par Christopher Hill, s'est présentée comme une rupture (d'ailleurs violente dans les mots) avec l'historiographie libérale. Elle n'est pourtant pas réellement sortie du schéma dressé par cette dernière, car elle n'a pas cherché à remettre en cause l'idée d'une prégnance du puritanisme dans la société anglaise et d'une inéluctabilité des conflits qui devaient naître de la confrontation avec la politique de William Laud. Les historiens marxistes ont simplement inscrit cette évolution dans une perspective différente en mettant en évidence le caractère social de la contestation puritaine. Dans *Society and Puritanism in Pre-Revolutionary England* (1964)¹⁸ et *Intellectual Origins of the English Revolution* (1965)¹⁹, Christopher Hill a ainsi donné l'expression la plus achevée de l'idée selon laquelle les valeurs puritaines étaient celles d'une bourgeoisie émergente, et modernisatrice, composée (selon les auteurs et, parfois, de manière contradictoire) de petits *gentlemen*, à l'image d'Olivier Cromwell, de fermiers capitalistes ou encore de marchands, voire de petits artisans urbains²⁰. La floraison des travaux sur les sectes religieuses, qui ont commencé à émerger dans les années 1640, ainsi que sur les *Levellers* et surtout sur les *Diggers*, qui étaient des mouvements minoritaires, voire ultra-minoritaires, qui mêlaient la contestation politique au millénarisme religieux, est allée dans le même sens, en soulignant le caractère socialement radical, proto-démocratiques parfois proto-communistes, de certaines sectes et, en tous cas, des *Diggers*²¹.

17 Le terme désigne les gens, essentiellement catholiques, qui refusaient de se conformer à l'Église d'Angleterre et n'assistaient pas, par exemple, au service dominical dans leur paroisse, malgré les amendes que cela entraînait.

18 London, Secker and Warburg.

19 Oxford, Clarendon Press.

20 Voir l'analyse de Nicholas Tyacke, *Aspects of English Protestantism: c. 1530-1700*, Manchester-New York, Manchester University Press, 2001, chap. 5.

21 Christopher Hill, *The World Turned Upside Down. Radical ideas during the English revolution*, London, Temple Smith, 1972, ou encore Brian Manning, *Aristocrats, plebeians and revolution in England, 1640-1660*, London, East Haven (Conn.), Pluto Press, 1996. En français, voir Olivier Lutaud, *Winstanley. Socialisme et christianisme sous Cromwell*, Paris, Didier, 1976, qui est très représentatif de cette approche. Le

À partir des années 1970 et 1980, l'historiographie whig et son prolongement marxiste ont cédé le pas progressivement, en partie parce que les études qui se sont multipliées en particulier sur les communautés locales (les *county studies*) mettaient en évidence des comportements qui ne rentraient pas dans l'un ou l'autre modèle. Le coup le plus rude est venu des historiens dit « révisionnistes » dont les positions, même si elles étaient assez hétérogènes, tournaient autour d'une idée commune²². Ils rejetaient en bloc l'idée selon laquelle il y aurait eu des causes à long terme, qu'elles soient socio-économiques, constitutionnelles, ou bien religieuses, aux événements des années 1640²³. Un de leurs exposants les plus connus est Conrad Russell²⁴. À travers ses articles²⁵ et son livre majeur, *Fall of the British Monarchies, 1637-1642*²⁶, il a cherché à démontrer que l'Angleterre, n'était pas en situation de conflit, qu'il soit politique ou religieux, avant la rébellion écossaise de la fin des années 1630. L'entrée dans la guerre, à partir de 1642, aurait alors été le fruit d'un enchaînement de circonstances, essentiellement politiques, et elle aurait pu être évitée si les capacités des leaders, en particulier de Charles I^{er}, à gérer les événements avaient été plus affirmées. Sur le plan religieux, un des angles d'attaque du révisionnisme a été de contester l'idée des historiens marxistes selon laquelle le puritanisme aurait été un mouvement lié à la modernité et que les puritains étaient partisans d'un développement économique capitaliste et donc d'une contestation d'un ordre social encore largement favorable à la noblesse. Les puritains apparaissent donc sous leur plume comme des conservateurs profondément hostiles aux innovations modernisatrices proposées par les courtisans et les théologiens de l'entourage de Charles I^{er}.

dossier des *Diggers* a été repris récemment par John Gurney, *Brave community. The Digger movement in the English Revolution*, Manchester-New York, Manchester University Press, 2007.

- 22 Il ne nous est malheureusement pas possible de rappeler ici les prises de positions des différents historiens des années 1980 et 1990 vis-à-vis du « révisionnisme ». On se reportera à l'ouvrage de Ronald Hutton (*Debats in Stuart History*, *op. cit.*) ou encore à la présentation qui en est faite dans Richard Cust et Ann Hughes, « Introduction : After Revisionism », dans Richard Cust et Ann Hughes (dir.), *Conflict in Early Stuart England. Studies in Religion and Politics, 1603-1642*, *op. cit.*, p. 1-46.
- 23 Un des ouvrages fondamentaux visés par les révisionnistes est l'essai de Lawrence Stone, *Les Causes de la Révolution anglaise : 1529-1642*, Paris, Flammarion, 1974 [1^{re} édition anglaise, 1972].
- 24 Conrad Russell (1937-2004), 5^e comte Russell, était le fils du philosophe Bertrand Russell et l'arrière-petit-fils du premier ministre Lord John Russel. Il a lui-même été un homme politique reconnu.
- 25 Conrad Russell (dir.), *The Origins of the English Civil War*, London, Macmillan, 1973 et Conrad Russell, *Unrevolutionary England, 1603-1642*, London, The Hambledon Press, 1990 (il s'agit d'un recueil de ses articles).
- 26 Oxford, Clarendon Press, 1991.

Le « révisionnisme » a été rapidement attaqué à son tour et il en résulte actuellement une très grande dispersion des interprétations globales des années 1640 et 1650 qui, soit obèrent soit, au contraire, facilitent notre perception de la place du religieux. Un courant important a ainsi appelé à resituer les événements anglais dans un contexte britannique c'est-à-dire à prendre en compte l'interaction incessante des dynamiques survenues dans les trois royaumes²⁷. Ainsi, il est évident que la dynamique guerrière en Angleterre a été sans cesse impulsée de l'extérieur, par la révolte presbytérienne des Covenantaires en Écosse en 1637-1638 ou par la révolte des catholiques irlandais contre les protestants à l'automne 1641²⁸. Jonathan Scott a, par ailleurs, récemment rappelé l'insertion de l'histoire de l'Angleterre dans son contexte européen, en particulier dans celui de la guerre de Trente Ans, dont les enjeux religieux étaient forts et étaient ressentis comme tels en Angleterre²⁹. Enfin, l'idée de l'émergence d'une sphère politique publique, informée par la masse des publications qui se sont répandues sur l'Angleterre à partir du début des années 1640, dont la majeure partie était plutôt favorable aux puritains, est également apparue comme une clef essentielle pour comprendre les événements de cette période³⁰.

Plusieurs mouvements de fond ont modifié, depuis les années 1980, notre approche de l'Église d'Angleterre et du peuple des fidèles dans les premières décennies du XVII^e siècle³¹. La nature du puritanisme a, d'abord,

- 27 Il est aisé de relier ce phénomène historiographique aux interrogations contemporaines survenues autour du processus politique de déconstruction du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord marqué, récemment, par l'octroi d'un Parlement autonome à l'Écosse (*Scotland Act*, 1998) et au Pays de Galles (*Government of Wales Act*, 1998).
- 28 Les historiens écossais et irlandais ont, d'ailleurs, repris à leur compte cette approche et ont fourni de nouvelles synthèses sur la période. Voir, par exemple, Nicholas Canny, *Making Ireland British, 1580-1650*, Oxford, Oxford University Press, 2001 ; Allan I. Macinnes, *The British Revolution, 1629-1660*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2005.
- 29 Jonathan Scott, *England's Troubles: Seventeenth-century English Political Instability in European Context*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- 30 Un point souligné en particulier par Clive Holmes (*Why Was Charles I Executed ?*, London, Hambledon Continuum, 2006, p. 198), qui rappelle que, dans les années 1630, une moyenne de 624 titres était publiée chaque année. Le nombre des titres publiés passe à 2 042 en 1641 et à un sommet de 4 038 en 1642. Le libraire londonien George Thomason a pu ainsi constituer une collection de plus de 20 000 pamphlets, canards, feuilles volantes et autres imprimés. Voir, par exemple, Marcus Nevitt, *Women and the Pamphlet Culture of Revolutionary England, 1640-1660*, Aldershot, Ashgate, 2006.
- 31 Kenneth Fincham (dir.), *The Early Stuart Church, 1603-1642*, Basingstoke, Macmillan, 1993 contient une série d'essais sur l'Église d'Angleterre qui reflètent bien les grandes tendances historiographiques des années 1990.

été revisitée. Il n'apparaît plus maintenant comme un « parti », qui aurait attendu la première occasion pour rejeter le joug du crypto-papisme laudien, ni même comme un bloc cohérent de doctrines religieuses, qui aurait été soutenu par un groupe de théologiens et de gentlemen soucieux d'assurer leur influence sur leur communauté, voire de jouer un rôle sur la scène nationale. Il est maintenant interprété comme une culture, c'est-à-dire, selon les mots de Peter Burke, « un système de sens, d'attitudes et de valeurs partagées [...] et les formes symboliques [...] dans lesquelles ils sont exprimés ou incarnés »³². Les historiens demeurent bien sûr d'accord pour reconnaître que le puritanisme était une force réelle dans la société anglaise de la première moitié du XVII^e siècle. Les travaux de Tessa Watts sur les *cheap books* ou encore les études récentes sur les milieux de la boutique et de l'artisanat londoniens dévoilent ainsi les réseaux complexes d'assemblées pieuses où les clercs et laïcs « *godly* » se réunissaient, à la limite de l'illégalité, pour commenter la Bible et pour discuter, à l'infini, des signes du salut³³. Mais il apparaît que le puritanisme était beaucoup moins organisé et beaucoup plus mal défini que les historiens libéraux ou marxistes ne le pensaient. Il existait, en réalité, bien des manières différentes d'être puritain dans l'Angleterre de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}, selon l'intensité avec laquelle les individus éprouvaient la certitude de leur salut, voulaient vivre de manière « *godly* » ou souhaitaient se tenir à l'écart des survivances papistes de l'Église d'Angleterre. Les polarisations tranchées qui étaient à l'honneur chez les historiens avant les années 1980, tendent, donc, à s'effacer maintenant au profit de tableaux beaucoup plus nuancés³⁴.

En fait, la grande majorité des puritains ne se pensaient pas en opposition avec l'Église établie. L'image d'une Église d'Angleterre comme *via media*, comme juste milieu, entre le catholicisme et le calvinisme, qui est pourtant souvent évoquée par les contemporains et les historiens, est, en ce sens, trompeuse. La *Church* n'est pas un compromis entre Rome et Genève, car elle est fermement ancrée, sur le plan dogmatique, dans

32 Cité par Christopher Durston et Jacqueline Eales (dir.), *The Culture of English Puritanism, 1560-1700*, London, Longman, 1996, p. 9.

33 Tessa Watt, *Cheap Print and Popular Piety, 1550-1640*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 ; Paul S. Seaver, *Wallington's World : A Puritan Artisan in Seventeenth-century London*, Stanford (Calif.), Stanford University Press, 1985 ; Peter Lake, *The Boxmaker's Revenge : "Orthodoxy", "Herodoxy" and the Politics of the Parish in Early Stuart London*, Manchester-New York, Manchester University Press, 2001.

34 Kenneth Fincham distingue ainsi, au sein de l'Église d'Angleterre, entre les « *radical puritans, moderate puritans, conformist Calvinists and anti-calvinists* » (« Introduction », dans Kenneth Fincham (dir.), *The Early Stuart Church, op. cit.*, p. 6).

le camp de Genève. Et les travaux de Nicholas Tyacke, de Kenneth Fincham ou de Peter Lake ont bien mis en valeur l'existence d'un large consensus calviniste au sein de l'Église, en particulier en ce qui concerne la doctrine de la prédestination, qui explique que la très grande majorité des puritains soient demeurés en son sein malgré leur méfiance ou leur haine envers les « oripeaux » papistes qu'elle avait conservés³⁵. Elle était naturellement parcourue de controverses mais les tensions internes demeuraient contenues par la hiérarchie et la Couronne. Ce consensus n'aurait commencé à être remis en cause qu'au début des années 1620, lorsque les prédicateurs « anti-calvinistes »³⁶ ont commencé à croître en influence auprès de Jacques I^{er} et, surtout, à la fin des années 1620, lorsque Charles I^{er} leur a confié les principales responsabilités au sein de la *Church*³⁷.

Une telle vision des choses n'a jamais fait l'unanimité, que ce soit dans les années 1980, comme l'ont montré les attaques lancées par Peter White³⁸, ou dans les années 1990, lorsque George Bernard ou Sheila Lambert ont rappelé que Jacques I^{er} avait tout de même nommé un certain nombre d'évêques qui étaient des anti-calvinistes. Pour Nicholas Tyacke, cependant, ces derniers n'ont jamais obtenu, sous Jacques I^{er}, les sièges les plus importants, en particulier ceux d'York et de Canterbury, et, dans les faits, les calvinistes ont détenu la réalité du pouvoir, c'est-à-dire le contrôle de la publication des livres religieux et la régulation des controverses universitaires, jusqu'à la fin des années 1620³⁹. L'état de l'historiographie amène à conclure avec lui que l'équilibre de la *Church of England* ne s'est déplacé qu'à partir de cette période lorsque les éléments qui, en son sein, étaient hostiles au puritanisme, se sont réunis autour de la politique incarnée par William Laud et par Charles I^{er}. C'est alors que les polarisations, dont nous avons vu qu'elles sont restées très fluides jusqu'aux années 1630, ont tendu à devenir plus nettes en réaction à la politique menée par William Laud auquel est associé le terme d'arminianisme.

35 Outre les travaux déjà cités, voir Peter Lake, « Calvinism and the English Church, 1570-1635 », *Past and Present*, n° 114, 1987, p. 32-76.

36 Voir l'analyse de Tom Webster (« Religion in Early Stuart Britain, 1603-1642 », art. cit., p. 259) sur la difficulté à trouver un terme propre à les désigner. Les expressions « anti-calvinistes », « arminiens », « laudiens » ont toutes leurs désavantages.

37 Nicholas Tyacke, « Puritanism, Arminianism and Counter-Revolution », dans C. Russell (dir.), *The Origins*, op. cit., p. 119-143 ; Kenneth Fincham, *Prelate as Pastor : the Episcopate of James I*, Oxford, Clarendon Press, 1990.

38 Peter White, « The Rise of Arminianism Reconsidered », *Past and Present*, n° 101, 1983, p. 34-54.

39 Voir cette controverse dans N. Tyacke, *Aspects of Protestantism*, op. cit., p. 176-180.

Le deuxième grand mouvement historiographique des trente dernières années a justement été une réévaluation de l'arminianisme que l'historiographie antérieure aux années 1980 appelait souvent et, improprement, l'anglo-catholicisme⁴⁰. Or, Nicholas Tyacke, qui a étudié ce mouvement, depuis les premières controverses, survenues dans les années 1590 dans les universités d'Oxford et de Cambridge, a bien montré que William Laud n'avait jamais envisagé un retour au sein de l'Église de Rome, et il a complètement renouvelé notre compréhension de l'arminianisme⁴¹. L'arminianisme est, à l'origine, une école théologique qui s'est cristallisée autour des travaux théologiques du Néerlandais Jacobus Arminius (1560-1609). Élève dans les années 1580 de Théodore de Bèze, il était devenu pasteur à Amsterdam en 1588, puis professeur à l'Université de Leyde en 1603. Arminius a remis en cause un certain nombre de principes calvinistes, en particulier l'idée que les élus auraient été choisis inconditionnellement par Dieu, quelle que soit la foi qu'ils éprouvent. Il estimait, au contraire, que l'élection était conditionnelle à la foi. Dans les Provinces-Unies, son enseignement a déclenché une controverse avec les partisans d'un autre théologien, d'origine allemande, mais lui aussi professeur de théologie à l'Université de Leyde, depuis 1594, Franciscus Gomarus (1563-1641). Nous ne décrivons pas ici les conséquences de la querelle entre arminiens et gomaristes dans les Provinces-Unies, mais nous rappellerons juste que, lors de synode de Dordrecht, en 1618 et 1619, auquel ont assisté des représentants anglais, les cinq principaux points de la doctrine arminienne ont été condamnés⁴².

L'arminianisme anglais a eu des aspects qui se retrouvent peu dans les Provinces-Unies. L'importance du rôle des deux sacrements du baptême et de la Cène dans le salut a ainsi entraîné chez le clergé arminien une obsession

40 Perez Zagorin, *The Court and the Country: the Beginning of the English Revolution*, London, Routledge and Kegan Paul, 1969 ; Wilbur K. Jordan, *The Development of Religious Toleration in England*, London, George Allen and Unwin, 1936, t. 2.

41 Nicholas Tyacke, *Aspects of English Protestantism, op. cit.*, et *Anti-calvinists : the Rise of English Arminianism c. 1590-1640*, Oxford, Clarendon Press, 1987 ; Nicholas Tyacke (dir.), *England's Long Reformation, 1500-1800*, London, Routledge, 1998 ; voir aussi Robert E. Picirilli, *Grace, Faith, Free Will : Contrasting Views of Salvation: Calvinism and Arminianism*, Randall House Publications, 2002.

42 Les points essentiels de la doctrine d'Arminius qui nous concernent sont : la dépravation de l'homme est totale (conformément à l'enseignement de Luther et Calvin) ; le pardon est accessible à tous (et non à un nombre limité de personnes) ; la grâce est résistible (Dieu a l'initiative du processus de salut et il offre sa grâce à tous, mais elle peut être librement acceptée ou rejetée par le croyant) ; l'homme peut donc exercer son libre-arbitre vis-à-vis de la grâce divine, ce qui limite donc la toute-puissance de Dieu (ce qui est contraire à l'enseignement de Luther et Calvin). L'élection est conditionnelle : Dieu ne considère une personne que si elle est liée à lui par la foi.

des rites et des cérémonies⁴³. En ce sens, comme l'a montré Nicholas Tyacke, les arminiens sont indiscutablement apparus à la nation politique anglaise, et à la majeure partie de la population, comme des innovateurs. L'insistance sur le statut particulier du clergé au sein de la société ainsi que celui des évêques *de jure divino* au sein du clergé a également semblé nier le principe protestant du sacerdoce universel. L'arminianisme s'est également rapidement mis en porte à faux avec les intérêts socioéconomiques des élites anglaises. Une fois parvenu à l'archevêché de Canterbury, William Laud a, en effet, entrepris de restaurer l'honneur et la décence du clergé. Pour cela, il a cherché à augmenter ses revenus en contestant la dévolution d'une bonne partie des dîmes aux grands propriétaires fonciers, nobles et gentlemen, et en cherchant à renégocier les baux des terres ecclésiastiques qui leur avaient été souvent concédés à des conditions extrêmement avantageuses. Les affirmations, indiscutablement sincères, des arminiens selon lesquelles ils ne cherchaient qu'à revenir à la lettre du règlement élisabéthain de 1559 et 1563, n'ont pu empêcher le déclenchement d'une réaction puritaine, qui a profité des troubles politiques du début des années 1640 pour prendre toute sa force.

Le rôle même de l'archevêque William Laud dans le dispositif politique de la monarchie anglaise a été brossé à nouveaux traits. Kevin Sharpe, un des principaux historiens « révisionnistes » a ainsi avancé que Laud n'était au fond qu'un bureaucrate qui n'avaient guère d'idées théologiques. La politique d'ordre et d'uniformité qu'il a menée serait en fait issue de la volonté de Charles I^{er} lui-même⁴⁴. Or, elle a amené les autorités ecclésiastiques à interdire les accommodements que les ministres pouvaient prendre avec les aspects « papistes » de la liturgie qu'ils, ou que leurs fidèles, désapprouvaient. Elles ont cherché à imposer, à tout prix, et partout, des pratiques qui, dans certaines communautés marquées par le puritanisme, ont pu paraître idolâtres comme, par exemple, la place de l'autel au centre de la nef, le port du surplis pour le curé ou encore la génuflexion lorsqu'il prononçait le nom de Jésus. Même si elles ont pu être, ailleurs, bien acceptées, ou tolérées, elles ont pu être le déclencheur de violents conflits locaux, allant jusqu'à des actes d'iconoclasme. Les conséquences sur la Couronne du rejet de l'arminianisme dans la société

43 Nicholas Tyacke note, en effet, que les arminiens ayant rejeté la grâce arbitraire de la prédestination, ils estiment que les sacrements sont une source essentielle de la grâce.

44 Kevin Sharpe, *The Personal Rule of Charles I*, New Haven-London, Yale University Press, 1992, p. 275-402. L'auteur livre de Charles I^{er} une image opposée à celle de l'historiographie traditionnelle, qui réhabilite son sens politique et qui n'est pas toujours convaincante.

et dans les élites se trouvent, de toute façon, renforcées par l'accent que met Kevin Sharpe sur le rôle direct de Charles I^{er}.

44

Les avancées les plus spectaculaires, dans les années 1990, concernent les relations entre l'Église d'Angleterre et ses fidèles. Elles ne peuvent, de fait, que minorer la dimension conflictuelle des questions religieuses dans l'Angleterre des premiers Stuarts. Judith Maltby a d'abord mis en évidence l'existence d'un peuple de fidèles pour lesquels l'adhésion à l'Église d'Angleterre était un acte de foi et pas seulement une manière d'être en conformité avec les volontés de l'État. Le *Common Prayer Book* de 1559, malgré ou à cause des compromis dénoncés par les Puritains, a joui d'une réelle popularité dans l'Angleterre du début du xvii^e siècle. Il a d'ailleurs continué à être réclamé par une partie des fidèles, et même à être utilisé dans certaines paroisses, au plus fort des troubles des années 1640 et 1650⁴⁵. Les « *parish anglicans* », qui se trouvent dans tous les groupes sociaux, n'apparaissent donc plus aux historiens comme des conservateurs ou de tièdes protestants, flirtant plus ou moins avec le catholicisme, mais bien comme les tenants sincères d'une forme originale de protestantisme très largement teintée de nationalisme⁴⁶. Il est donc naturel qu'ils aient appuyé la politique hostile aux puritains menée par les archevêques de Canterbury John Whitgift (ca 1530-1604) puis par Richard Bancroft (1554-1610) ou encore le *Book of Sports*, promulgué en 1617 par Jacques I^{er} pour définir les divertissements licites le dimanche, que les puritains voulaient supprimer malgré les résistances des communautés locales⁴⁷.

Les politiques de persécutions, définies au centre par la Couronne, qui ont été éminemment variables, les comportements des autorités locales et de la population et, enfin, la réponse des minorités religieuses ont été, depuis quelques années, analysés avec soin aussi bien en ce qui concerne les catholiques que les puritains. La tension fondamentale qui existe entre les formes de persécutions et les accommodements quotidiens est un des principaux axes de réflexion du remarquable livre d'Alexandra Walsham,

45 Judith Maltby, *Prayer Book and People in Elizabethan and Early Stuart England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998. Judith Maltby est *chaplain* et *fellow* de *Corpus Christi* (Oxford) et *Canon Theologian* of *Leicester Cathedral*.

46 Voir à ce sujet les travaux de David Cressy, *Bonfires and Bells: National Memory and the Protestant Calendar in Elizabethan and Stuart England*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1989.

47 Ronald Hutton, *The Rise and Fall of Merry England: the Ritual Year: 1400-1700*, Oxford-New York, Oxford University Press, 1994, p. 153-199. Voir également les analyses de Ian Green sur la littérature religieuse : *The Christian's ABC: Catechisms and Catechizing in England c. 1530-1740*, Oxford, Clarendon Press, 1996.

*Charitable Hatred*⁴⁸. Elle y montre avec force que l'histoire religieuse de l'Angleterre des XVI^e et XVII^e siècles n'est pas, comme le pensait encore John Coffey⁴⁹, celle d'une évolution linéaire de l'intolérance, fondée sur les controverses de saint Augustin contre les Donatistes⁵⁰, vers la tolérance religieuse. Elle rappelle notamment la diversité des formes de persécutions religieuses, des plus molles – l'exigence de serments, qui se multiplient dans l'Angleterre de la Réformation ; l'imposition de l'assistance aux offices religieux de l'Église établie ; les amendes (qui peuvent être très lourdes par exemple contre les catholiques) ; les pénitences et les humiliations publiques – aux plus radicales : l'expulsion des membres déviants du clergé (comme les 90 ministres qui ont été éjectés de leurs bénéfices à la suite de la présentation, en 1603, au roi Jacques I^{er} d'une pétition puritaine appelée la Pétition millénaire) ; l'emprisonnement ; la torture ; l'exécution.

Alexandra Walsham insiste sur le fait que la gamme complète des pressions ne s'applique jamais en même temps et en tous lieux et contre tous les courants minoritaires, qu'il s'agisse des puritains ou des très rares et ultra-minoritaires mouvements religieux, qui, comme les brownistes, s'affirmaient ouvertement en dehors de l'Église établie. La marge d'appréciation des autorités politiques et religieuses locales était grande car s'il y avait bien un consensus chez les magistrats pour imposer l'uniformité religieuse, ils étaient souvent réticents à persécuter les voisins en raison de l'importance du concept de *neighbourliness* dans la société anglaise. Alexandra Walsham explore également les manières dont les dissidents religieux ont réagi à la violence qui était exercée contre eux. Là encore, les options étaient multiples : le martyre était l'une d'entre elles, qui n'a pas été la plus fréquente en Angleterre ; l'insurrection est demeurée rare ; la dissimulation – en particulier par la pratique de la conformité partielle ou occasionnelle – a été fréquemment mise en œuvre. Elle était, en réalité, à la fois une réponse à l'intolérance mais aussi un de ses aiguillons puisqu'elle impliquait l'existence au sein de la communauté de ferment cachés de disharmonie qu'il était du devoir du magistrat de débusquer.

48 Alexandra Walsham, *Charitable Hatred: Tolerance and Intolerance in England, 1500–1700*, Manchester, Manchester University Press, 2006.

49 John Coffey, *Persecution and Toleration in Protestant England, 1558-1689*, Harlow, Longman, 2000.

50 Il a, à l'occasion de cette querelle, affirmé avec force : « Mais quelle mort est pire pour l'âme que la liberté d'errer ? ».

Les analyses qui précèdent ont, cependant, le défaut de laisser l'historien désarmé face au surgissement de la question religieuse dès les premiers mois du Long Parlement, convoqué par Charles I^{er} pour faire face aux conséquences désastreuses de la seconde guerre des Évêques, et qui s'est ouvert en novembre 1640. Si le puritanisme n'était pas la force majeure imaginée par les historiens whigs, pourquoi l'Église laudienne a-t-elle été presque immédiatement emportée par le mouvement qui, en 1641 et 1642, a mis à bas le gouvernement personnel de Charles I^{er}⁵¹ ? Nous aborderons ici successivement deux thèmes. L'étude de la dynamique religieuse des événements de 1640, 1641 et 1642 nous amènera à nous interroger sur l'idée selon laquelle les guerres des années 1640 auraient constitué la « dernière guerre de religion européenne ». Nous nous intéresserons ensuite à l'ampleur, aux raisons et aux conséquences du surgissement des sectes millénaristes dans le courant des années 1640.

Au début du Long Parlement, un consensus existait parmi les élites politiques pour purger l'Église établie de son aile arminienne et pour revenir sur l'ensemble des « innovations » qu'avait porté l'archevêque Laud. Elles étaient contenues dans les *Constitutions and Canons Ecclesiastical*, dont la promulgation en mai 1640 avait encore davantage radicalisé les puritains. À ce moment là, la noblesse, la gentry et les oligarchies urbaines, qui étaient, en principe, les principaux soutiens de la Couronne, exprimaient presque unanimement, qu'ils soient ou non de sensibilité puritaine, leur rejet des conséquences, politiques et économiques, de l'étroite alliance entre la monarchie et l'Église qu'avaient dessinée Charles I^{er} et Laud. Les premières mesures – le châtement des mauvais conseillers, à commencer par William Laud, qui fut frappé d'*impeachment* dès novembre 1640, emprisonné à la Tour de Londres, jugé en mars 1644 et, finalement, exécuté en janvier 1645 ; la suppression des « innovations » liturgiques qui venaient juste d'être officialisées dans les nouveaux canons de 1640 ; la disparition des deux tribunaux de la prérogative royale qui avaient servi de fer de lance à l'imposition de l'uniformité religieuse – furent donc prises dans une relative unanimité. La population a d'ailleurs manifesté un réel soutien à ces mesures. Il a pris la forme d'un déluge de pétitions adressées au parlement (plus de 900 reçues à l'été 1641) pour dénoncer les abus de *clergymen* arminiens ou non d'ailleurs. Dans certaines régions est également apparu un iconoclasme populaire qui s'est attaqué aux autels

51 En revanche, elles rendent mieux compte d'un autre phénomène souterrain qui a eu une importance majeure sur la Restauration de 1660 : la persistance d'un anglicanisme non-laudien dans l'Angleterre des années 1640 et 1650.

placés au centre de la nef et séparés des fidèles par une barrière, ou encore aux images pieuses, qui avaient été disposées dans les églises pour exalter la « *beauty of holiness* » chère à William Laud⁵².

Mais, rapidement, le débat alla au-delà et les députés se divisèrent entre ceux qui souhaitaient le maintien d'une Église débarrassée des innovations laidiennes et fermement dirigée par ses évêques et ceux qui voulait construire une Église sur le modèle écossais. Cette minorité de presbytériens, autour de John Pym ou de John Hampden, entre autres, encouragée par ce qui leur apparaissait comme la sortie de l'Église de sa « captivité babylonienne », était active et très décidée⁵³. L'influence en ce sens de la délégation écossaise présente à Londres pour négocier un traité de paix, a été forte. Une partie des Covenantaires écossais, appelés ainsi car ils avaient conclu un pacte sous le regard de Dieu, pour mettre un terme à la tyrannie royale, étaient, en effet, particulièrement sensibles au fait qu'une Écosse et une Angleterre unies dans le presbytérianisme pourraient combattre ensemble en Europe contre les forces catholiques. Car une peur presque panique envers les progrès supposés du papisme à l'intérieur des îles Britanniques, qu'il s'agisse des *Old Irish* ou des *recusants* anglais, ou sur le continent, dans le cadre d'une guerre de Trente Ans dont ils avaient une lecture essentiellement religieuse, unissait puissamment les membres de ce groupe.

En réaction, les conseillers de Charles I^{er}, en particulier Edward Hyde ou encore Lucius Cary, comte de Falkland, réussirent alors à rallier au roi, à Londres mais surtout dans les provinces, les partisans du règlement religieux élisabéthain. La réaction venue des comtés à la pétition puritaine, présentée le 11 décembre 1640 et qui réclamait l'abolition du gouvernement de l'Église tel qu'il était, « *with all its dependencies, roots and branches* », et qui prévoyait donc la disparition pure et simple des évêques, a été très hostile et elle souligne l'attachement d'une grande partie des élites locales à l'ordre religieux, et social, traditionnel. Il est donc indiscutable que la division des parlementaires, et au-delà, de la nation politique, au cours de l'année 1641, qui a conduit à l'apparition d'un parti royaliste, capable de mobiliser des troupes, et d'entrer dans la guerre civile en 1642, est largement d'origine religieuse mais concerne sans doute davantage l'organisation de l'Église, et son lien avec la constitution politique du royaume, que ses fondements théologiques.

52 John Walter, « 'Abolishing superstition with sedition'? The politics of popular iconoclasm in England, 1640-1642 », *Past and Present*, n° 183, 2004, p. 79-123.

53 Voir les travaux récents de John Adamson (en particulier *The Noble Revolt: the Overthrow of Charles I*, London, Weidenfeld & Nicolson, 2007) qui insiste sur l'action en 1640 et en 1641 de ces activistes puritains.

L'idée selon laquelle la guerre civile anglaise aurait été la « dernière guerre de religion européenne », clairement exprimée dans une série de textes publié par l'historien John Morrill dans les années 1980⁵⁴, est-elle alors pertinente ? John Morrill entendait rompre par là avec la certitude ancienne qu'elle aurait été, au contraire, la première des révolutions « modernes » c'est-à-dire sociales, dans le prolongement de laquelle se seraient situées les révolutions françaises et russes. L'argument essentiel de John Morrill était que les orientations religieuses des individus auraient commandé leur engagement politique d'un côté ou de l'autre durant la guerre civile. Il a donc avancé que, dans la plupart des localités, les partisans de l'Église d'Angleterre et surtout du gouvernement des évêques auraient basculé vers le royalisme alors que les puritains auraient majoritairement rejoint le camp du Parlement. Il s'agissait, pour lui, d'un motif parmi d'autres mais sans doute de celui qui, seul, par rapport, par exemple, à la défense de la *common law*, était suffisamment puissant pour inciter les individus à prendre les armes et à se battre. Il est indiscutable que la dimension religieuse de l'engagement des partisans du Parlement est évidente, comme l'ont montré, entre autres, les travaux de William Lamont⁵⁵. Mais un des points faibles de l'argumentation de John Morrill est que la plupart des Royalistes n'ont pas semblé concernés, au premier chef, par la défense de l'anglicanisme alors qu'ils paraissent nettement plus motivés par la protection de l'ordre social et par la fidélité envers le roi. Cependant, le soutien que les *gentlemen* royalistes, que l'on appelait les Cavaliers, ont apporté aux pasteurs modérés chassés de leurs bénéfices paroissiaux durant les années 1650 et, surtout, la force de leur anglicanisme au moment de la Restauration, laissent supposer un réel attachement à l'Église établie.

Un autre argument pourrait être cependant avancé à l'appui de l'idée de John Morrill. Il est, en effet, évident que, comme lors de l'épisode de la Ligue en France, la résistance au roi pouvait être légitimée, entre autres, par des arguments de nature théologique, en particulier par des références à des passages de l'Ancien Testament, comme, par exemple,

54 Sa célèbre phrase : « *The English civil war was not the first European Revolution : it was the last of the Wars of Religion* », est la conclusion de son article, « The Religious Context of the English Civil War », *Transactions of the Royal Historical Society*, 5th ser., vol. 34, 1984, p. 155-178. Nous sommes ici partis de la présentation de ce débat donnée par John Morrill lui-même dans « Introduction: England's Wars of Religion », dans John Morrill (dir.), *The Nature of the English Revolution: Essays*, London, New York, Longman, 1993, p. 33-44 et par Ronald Hutton dans *Debates*, *op. cit.*, p. 50-52.

55 William Lamont, *Puritanism and Historical Controversy*, London, UCL Press Limited, 1996. Il rappelle cependant que tous les puritains ne se sont pas battus pour le Parlement (p. 55-56).

l'histoire d'Athalie⁵⁶. Un certain nombre de textes de toute nature ou d'images diffusées dans le public vont dans ce sens. Mais Glenn Burgess a pu démontrer que la plupart des théologiens qui étaient favorables au Parlement avaient finalement peu employé d'arguments religieux et qu'ils préféraient, de loin, les arguments politiques ou légaux qui n'impliquaient pas de référence à la guerre sainte⁵⁷. Il tire la conclusion d'une fine analyse d'un ensemble de sermons, que le respect de la *common law* était devenu tel dans l'Angleterre des premiers Stuart que même le souci des théologiens puritains modérés de défendre la vraie foi pouvait y être inscrit. Cela rendait, à leurs yeux, incongru la nécessité de se livrer à une justification d'une guerre de religion. En fin de compte, John Morrill n'a jamais écrit le grand livre qu'il avait annoncé sur la « guerre de religion » anglaise et il est vraisemblable, que, à l'exception d'une minorité d'Anglais, bien plus radicale que les théologiens lus par Glenn Burgess, et que nous allons à présent aborder, la religion n'a été qu'un des facteurs qui ont expliqué leur engagement d'un côté ou de l'autre au cours des guerres civiles, au moins dans leurs premiers développements⁵⁸.

La décennie 1640 a, en effet, vu la conjonction de trois événements qui ont bouleversé le spectre religieux de l'Angleterre. Le premier est la disparition de l'Église d'Angleterre que le travail du Long Parlement en 1640 et 1641 avait pourtant laissé à peu près intacte. Après le déclenchement de la guerre civile, une série d'ordonnances ôtèrent les éléments de la liturgie catholique qui avaient subsisté, puis firent disparaître, en janvier 1645, le *Common Prayer Book* de 1559 lui-même et, enfin abolirent, en octobre 1646, l'épiscopat qui était simplement suspendu depuis 1642. À cette date, l'Église d'Angleterre telle qu'elle avait été mise en place par Élisabeth n'existait donc plus, même si une partie de ses cadres se sont réfugiés sous

56 2 Kings 11: 17 : « *And Jehoiada made a covenant between the LORD and the king and the people that they should be the LORD's people; between the king also and the people* » (King James Bible).

57 G. Burgess estime que tous les éléments pour développer une théorie de la guerre de religion étaient présents dans les sermons des *puritan divines*, mais que la plupart d'entre eux, au moins au début des années 1640, ne sont pas allés au bout de cette logique, à la différence des théologiens écossais et, bien sûr, dans la seconde partie des années 1640, des prédicateurs millénaristes (« Was the English Civil War a War of Religion? The Evidence of Political Propaganda », *Huntington Library Quarterly*, vol. 61, n° 2, 1998, p. 173-201, ici p. 190).

58 Ian Green avance, de surcroît, que « *the longer the war went on, the less clear-cut became the role of religious rivalry, due partly to political development at home and abroad, and partly to the brutalizing effect of the fighting itself* ». (« 'England's Wars of Religion?' », art. cit., p. 110).

la protection de la gentry et même si l'anglicanisme restait une croyance importante dans le pays.

50 Parallèlement, le presbytérianisme soutenu par les Écossais, et par une minorité agissante de députés radicaux a peiné à s'imposer. La tenue d'une assemblée de théologiens à Westminster, à partir de juin 1643, la publication, en janvier 1645, du « *Directory for the Publick Worship of God in the Three Kingdoms* » rédigé par cette assemblée, puis une série d'ordonnances établissant une *Presbyterian Church of England* sous le contrôle du Parlement, n'ont pas réussi à l'imposer dans le paysage religieux anglais. Car l'éclatement du puritanisme a été le troisième mouvement spirituel de fond de la première partie des années 1640⁵⁹. Loin de rejoindre unanimement les rangs des presbytériens, même si beaucoup l'ont fait, les puritains se sont rapidement dispersés sur un vaste éventail de positions. Il a été rendu encore plus complexe par le retour d'exilés de Nouvelle-Angleterre ou des Provinces-Unies où ils avaient appartenu à des communautés religieuses ayant rompu tout lien avec la *Church of England*. Certains puritains sont devenus des Indépendants, c'est-à-dire des calvinistes stricts refusant la soumission de l'Église à l'État et privilégiant les communautés (ou congrégations) autonomes placées sous le regard de Dieu et vaguement reliées entre elles. Une poignée a grossi les rangs de sectes dirigées par des leaders charismatiques et dont la théologie mouvante empruntait aux hérésies antiques, au calvinisme le plus radical et aux courants millénaristes du XVI^e siècle⁶⁰. En France, les soubresauts de la Ligue et de l'assassinat d'Henri IV avaient pratiquement éradiqué, au moins dans les élites, les tensions apocalyptiques, alors que la pénétration des idéaux néo-stoïciens resserrait leur adhésion autour de la monarchie. L'Angleterre du milieu du XVII^e siècle n'avait pas connu cet

59 Les travaux de Peter Lake (*The Boxmaker's Revenge, op. cit.*) et de David R. Como (Peter Lake and David R. Como, « 'Orthodoxy' and Its Discontents: Dispute Settlement and the Production of 'Consensus' in the London (Puritan) 'Underground' », *Journal of British Studies*, vol. 39, 2000, p. 34-70) ont montré la propension du puritanisme londonien à se fragmenter sous l'effet de controverses internes qui impliquaient souvent des laïcs séduits par les possibilités d'interprétation directe des Écritures. L'érosion du « *calvinist consensus* » dans les années 1630 aurait donc été le fait aussi bien des attaques des arminiens que des tendances à la division inhérentes au puritanisme. Elles auraient ouvertes la voie aux évolutions spirituelles très rapides de certains leaders séduits par les possibilités d'interprétation directe des Écritures. L'érosion du « *calvinist consensus* » dans les années 1630 aurait donc été le fait aussi bien des attaques des arminiens que des tendances à la division inhérentes au puritanisme. Elles auraient ouvertes la voie aux évolutions spirituelles très rapides de certains leaders séduits par les possibilités d'interprétation directe des Écritures. L'érosion du « *calvinist consensus* » dans les années 1630 aurait donc été le fait aussi bien des attaques des arminiens que des tendances à la division inhérentes au puritanisme. Elles auraient ouvertes la voie aux évolutions spirituelles très rapides de certains leaders séduits par les possibilités d'interprétation directe des Écritures.

60 Sur les sectes, on pourra partir de la belle synthèse de Frances D. Dow, *Radicalism in the English Revolution, 1640-1660*, London, Basil Blackwell, 1985, ou, en français, de John Miller, « Millénaristes et radicaux : la fragmentation du protestantisme anglais, 1640-1660 », dans John Miller (dir.), *L'Europe protestante aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Belin-De Boek, 1997.

épisode et la disparition de la censure ecclésiastique, au début des années 1640 a favorisé une floraison d'écrits de toute nature, promettant le Second Retour du Christ, dont la France de la Fronde n'a pas fait l'expérience. En ce sens, les événements de la seconde partie des années 1640 – c'est-à-dire la montée en puissance de la *New Model Army*⁶¹, son intervention dans la sphère politique à partir de 1647, sa victoire lors de la seconde guerre civile de 1648, et, enfin, sa prise du pouvoir en décembre 1648 contre la majorité des membres du Parlement – pourraient, à leur tour, et dans un sens différent de John Morrill, être considérés comme une « guerre de religion ».

La question fondamentale est alors de savoir quel a été l'impact réel du millénarisme sur les soldats et surtout sur les officiers de l'Armée Nouveau Modèle, qui a fini par vaincre les troupes royales puis qui a porté les événements des années 1648 et 1649. Les royalistes ou les parlementaires et les théologiens presbytériens⁶² n'avaient aucun doute sur le fait que *New Model Army* ait été, dès sa création, en 1645, marquée par un fort radicalisme religieux et que ce dernier ait été au fondement de ses victoires militaires et de ses actions politiques. Ce radicalisme leur semblait attesté par l'observance de pratiques qu'ils jugeaient inhabituelles pour les armées de l'époque, comme le chant de psaumes, et par la présence, parmi les troupes, de prédicateurs millénaristes dont les sermons enflammés semblaient être bien reçus par les simples soldats mais aussi par une partie des officiers. Les historiens whigs, puis les historiens marxistes, qui s'appuyaient, en fait, sur un même corpus de textes, ont été de cet avis jusqu'à ce que les travaux de M. Kishlansky viennent rompre cette unanimité⁶³. En étudiant, de manière serrée, le choix des officiers supérieurs, il a, en effet, nuancé l'idée que la *New Model Army* ait été,

61 Le *New Model Army* est une troupe professionnelle composée, au début de l'année 1645 (sur la base de deux lois, la *Self-Denying Ordinance* et la *New Model Army Ordinance*) à partir des différentes armées disparates qui, jusque là, avaient servi séparément le Parlement. Elle était formée, en théorie, de 22 000 soldats, bien équipés, bien entraînés, et correctement payés, ainsi que de 2 300 officiers qui, là encore en théorie, ont été choisis pour leurs mérites militaires et non pour leur rang social.

62 Les écrits des presbytériens Richard Baxter et Thomas Edward, dont l'ouvrage *Gangreana: or a Catalogue and Discovery of many of the Errours, Heresies, Blasphemies and pernicious Practices of the Sectaries of this time, vented and acted in England in these four last years*, a été publié en 1646, ont joué un rôle majeur dans la construction de cette image. Voir, à ce sujet, la somme d'Ann Hugues, *Gangreana and the Struggle for the English Revolution*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

63 Mark Kishlansky, « The Case of the army truly stated: the creation of the New Model Army », *Past and Present*, n° 81, 1978, p. 51-74 et *The Rise of the New Model Army*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979. Barbara Donagan, « Did Ministers

dès sa création, en 1645, influencée par le radicalisme religieux des sectes ou politico-religieuses des *Levellers*. Ian Gentles est cependant revenu, au début des années 1990, sur le dossier, et a réaffirmé la dimension « *godly* » de la *New Model Army*⁶⁴, et la force de ses principales conséquences : un égalitarisme social ; une conduite différente des soldats au feu ; et, également, une brutalité renforcée envers leurs adversaires, civils et militaires, qui, de leur point de vue, ne bénéficiaient pas de l'aide de la Providence. Il est, cependant, évident que les revendications exprimées par l'armée en 1647 et 1648, qu'elles aient été ou non influencées par les *Levellers*, mêlaient de façon indissoluble un réel désir que soient réglées des questions purement matérielles (comme le paiement des arriérés de solde) et une profonde anxiété face aux perspectives de règlement politique et religieux de la crise ouverte en 1642.

Comme dans le cas de la dynamique des années 1641 et 1642, la part du religieux est un élément important mais pas suffisant pour expliquer le comportement de la *New Model Army*, dans son ensemble, en 1647 et en 1648. Il ne faut cependant pas sous-estimer la puissance de l'espace apocalyptique, avec son cortège de croyances, de fantasmes, de peurs, véhiculé par des textes et des images puissants, qui s'est ouvert alors en Angleterre. Bien des officiers et des soldats de la *New Model Army*, aussi bien que des boutiquiers ou des artisans londoniens s'y sont engouffrés et se sont bientôt forgés les convictions qui ont servi d'aiguillon à des actions toujours plus radicales⁶⁵.

GOD'S JUDGEMENT ? L'EXÉCUTION DE CHARLES I^{er}

L'élément le plus directement religieux dans la guerre est sans doute l'exécution du roi⁶⁶. Elle a littéralement frappé de stupeur la très grande

Matter? War and Religion in England, 1642-1649 », *Journal of British Studies*, 33 (1994), p. 119-156, estime également que l'influence des ministres qui suivaient l'armée a été moins importante que l'historiographie ne l'a longtemps pensé.

64 Ian Gentles, *The New Model Army in England, Ireland, and Scotland, 1645-1653*, Oxford-Cambridge (Mass.), Blackwell, 1992, p. 87-119.

65 Parmi les nombreux titres disponibles sur les différentes sectes radicales et leurs membres, voir Mark R. Bell, *Apocalypse how? Baptist Movements during the English Revolution*, Macon (Ga.), Mercer University Press, 2000.

66 Nous avons développé ces idées dans « Un roi sur l'échafaud. Le procès de Charles I^{er} d'Angleterre », *L'Histoire*, n° 229, février 1999, p. 68-74 et « Un événement de la Fronde. La mort de Charles I^{er} au miroir des écrits du for privé français », dans Jean-Pierre Bardet, Élisabeth Arnoul et François-Joseph Ruggiu (dir.), *Les Écrits du for privé en Europe (du Moyen Âge à l'époque contemporaine). Enquêtes, analyses, publications*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux (à paraître en 2009) dont certains passages sont repris ici. Voir également la présentation des événements faite par C. Holmes, *Why Charles I Executed ?*, op. cit., p. 93-120.

majorité des Anglais, des Écossais ou des Irlandais et, au-delà, les princes et les habitants de l'Europe⁶⁷. Pour la première fois, une rébellion avait entraîné la mise à mort légale d'un souverain « au nom de la chambre des Communes et de tout le peuple d'Angleterre ». L'enchaînement des faits qui ont amené à cette journée du mardi 30 janvier 1649⁶⁸ a été interprété de bien des manières différentes et les positionnements politiques des différentes parties en présence ou encore la personnalité des principaux acteurs, en particulier de Charles I^{er} lui-même et d'Olivier Cromwell, ont été scrutés avec attention par l'historiographie⁶⁹. Il semble, cependant, essentiel de la resituer dans un temps relativement court qui est celui de la seconde guerre civile et dans sa dimension religieuse qui nous semble particulièrement marquée. L'incapacité des vainqueurs de la première guerre civile – les Écossais covenantaires ; les députés presbytériens ; les officiers supérieurs de la *New Model Army*, que l'on appelait les *Grandees* – à trouver un équilibre constitutionnel pour l'Angleterre au cours de l'année 1647 avait, en effet, ouvert une période de confusion au cours de laquelle Charles I^{er} a pu reprendre partiellement l'initiative. Il s'est alors allié avec une partie des officiers de l'armée écossaise, effrayés par la radicalisation des soldats de la *New Model Army*, sous l'effet du mouvement *Leveller* et des sectes millénaristes. Il échappa à la surveillance du Parlement et couvrit de son autorité une série de soulèvements locaux, en particulier dans le Kent et dans le Nord. La défaite des Écossais du marquis de Hamilton, en août 1648, à Preston, mit un terme à cette seconde guerre civile.

C'est à ce moment là que l'idée d'un procès du roi s'imposa dans l'esprit des *Grandees* et des derniers députés du *Long Parliament* qui les soutenaient et qui formèrent, après une purge opérée par l'armée le 6 décembre 1648, le *Rump Parliament*. Entre le 3 et le 6 janvier, la chambre des Communes élabora et promulgua, sans l'accord de la chambre des Lords, une loi qui mit en place une Haute cour de justice de 135 membres, chargée de juger Charles I^{er}. L'acte d'accusation indiqua que le roi était poursuivi pour tyrannie, trahison et meurtre. Dans l'esprit de ses juges, il était devenu un tyran et un traître vis-à-vis du peuple anglais lorsqu'il avait entrepris

67 On pourra partir de l'étude récente de Richard Bonney, « The European Reaction to the Trial and Execution of Charles I », dans J. Peacey (dir.), *The Regicides and the Execution of Charles I*, Basingstoke, Palgrave, 2001, p. 247-279.

68 La Grande-Bretagne n'a adopté le calendrier grégorien qu'en 1752. Il y a donc dix jours de décalage entre les dates anglaises et les dates continentales et, par ailleurs, l'année commençait en Angleterre le 25 mars et non le 1^{er} janvier. Charles I^{er} est donc mort pour les Anglais le 30 janvier 1649, c'est-à-dire le 9 février 1650, pour les continentaux.

69 La bibliographie est immense sur ce point. Sur Cromwell, on pourra partir, en français, de Bernard Cottret, *Cromwell*, Paris, Fayard, 1992.

de gouverner selon sa volonté et non selon les lois du pays. Charles I^{er} refusa de reconnaître la légitimité de la cour et, donc, de répondre aux questions qui lui étaient posées⁷⁰. La sentence fut lue le 27 janvier et le président de la cour demanda aux soixante-sept membres présents s'ils acceptaient qu'elle devienne le jugement de la cour, ce qu'ils firent tous. L'acte d'exécution fut finalement paraphé par cinquante-neuf personnes, au premier rang desquels venaient Cromwell, Ireton et les principaux officiers de la *New Model Army*⁷¹.

Les raisons qui poussèrent ces hommes à décider du procès, puis de la condamnation et, enfin, de l'exécution du roi, trois étapes bien sûr reliées mais néanmoins distinctes, ont été intensément étudiées et, récemment encore, par Sean Kelsey dans une série d'articles brillants⁷². Il rappelle, en effet, que les prédicateurs sectaires avaient commencé, à partir de l'automne 1648, contre Charles I^{er} une violente campagne car, en déclenchant la seconde guerre civile, il aurait refusé d'accepter le dessein de Dieu qu'avait signifié la victoire parlementaire dans la première guerre civile. Il serait alors devenu un « Homme de Sang » qui avait fait couler, par orgueil, le sang des Justes⁷³ ainsi que l'Antéchrist dont la chute annoncerait la Seconde Venue du Christ et l'avènement d'un millenium de paix et de bonheur sur la terre, et dont les Écritures réclamaient l'exécution. Sean Kelsey estime, cependant, que le langage de la vengeance divine n'a servi aux régicides qu'à « faire le saut imaginaire nécessaire pour trouver une solution à leurs problèmes qui ne défère pas aux vœux de leurs souverains »⁷⁴. Il insiste, surtout, sur le fait que la mort du roi n'était absolument pas le dénouement inéluctable de ce procès et il voit dans la surenchère politique du roi, qui aurait cherché à exploiter l'incapacité de

70 Gérard Walter, *La Révolution anglaise, 1641-1660*, Paris, Albin Michel, 1963, p. 185.

71 Par un jeu de recouplement entre les différentes étapes de la procédure, les régicides sont en réalité au nombre de soixante-neuf. Voir A. W. McIntosh, « The Numbers of the English Regicides », *History*, vol. 67, n° 220, 1982, p. 195-216.

72 Parmi lesquels « Staging the Trial of Charles I », dans Jason Peacey (dir.), *The Regicides and the Execution of Charles I*, op. cit., 2001, p. 71-93 ; « The Trial of Charles I », *English Historical Review*, vol. 118, n° 477, 2003, p. 583-616 ; « Politics and Procedure in the Trial of Charles I », *Law and History Review*, vol. 22, n° 1, 2004.

73 2 Samuel 16, 8 : « *The Lord hath returned upon thee all the blood of the house of Saul, in whose stead thou hast reigned; and the Lord hath delivered the kingdom into the hand of Absalom thy son: and, behold, thou art taken in thy mischief, because thou art a bloody man* » ; Psalms 5, 6 : « *Thou shalt destroy them that speak leasing: the Lord will abhor the bloody and deceitful man* » (King James Bible).

74 Sean Kelsey, « The Death of Charles I », *Historical Journal*, vol. 45, n° 4, 2002, p. 727-754, p. 730. Dans « Politics and Procedure », art. cit., il insiste, en conclusion, sur le fait que la divine providence a été invoquée après l'exécution du roi par des juges « *depicting themselves as instruments of God's judgement* ».

ses juges à prononcer sa condamnation à mort et à réclamer un règlement de la crise qui lui soit favorable, les véritables causes de son exécution qui, à chaque étape de la procédure, aurait pu être évitée. Selon lui, les *Grandees* n'auraient finalement pas pu assumer, face aux soldats de la *New Model Army* et aux radicaux londoniens, le coût politique d'un accommodement vers lequel ils auraient pu, quant à eux, tendre.

Une telle interprétation des événements procède de l'idée, parfois défendue par les historiens, qu'il puisse y avoir une séparation rigoureuse entre le langage dans lequel les faits sont inscrits et les actions commentées et une réalité objective, les « vraies motivations », qu'il serait possible de dégager en passant de l'autre côté du voile des discours par une simple observation des causes et des conséquences. Or, les travaux menés dans le sillage du tournant linguistique ou encore ceux de Denis Crouzet, dans le cas précis des conflits religieux, ont montré l'inanité de ce postulat⁷⁵. Et le langage dans lequel est inscrit l'action, et dont les pièces du procès, les œuvres contemporaines, et les témoignages, immédiats ou *a posteriori*, des acteurs rendent compte à l'envi, est indiscutablement religieux⁷⁶. La dimension sacrée de la majesté royale ne pouvait, de toute façon, être contestée, et détruite, que par le recours à l'autorité divine elle-même. C'est en ce sens que les recours à l'Apocalyptique effectués, en particulier par le président de la Haute Cour, John Bradshaw⁷⁷, mais aussi autour du procès par les partisans du *Rump Parliament* et de la *New Model Army*, justifient et préparent la mort du roi. Les meurtres dont le roi était accusé, étaient ceux des Anglais tombés durant les guerres civiles et la plupart des témoins qui déposèrent se contentèrent d'affirmer qu'ils avaient vu le roi à la tête de ses troupes. L'utilité de ces témoignages est souvent mise en

75 Denis Crouzet, *Les Guerriers de Dieu*, *op. cit.* et, surtout, son dernier livre *Dieu en ses royaumes. Une histoire des guerres de religion*, Seyssel, Champ Vallon, 2008. Nous remercions très vivement Denis Crouzet d'avoir bien voulu nous donner accès au manuscrit de ce livre.

76 Voir les études sur le langage religieux du procès, et sur son inscription dans une perspective apocalyptique, menées par Patricia Crawford, « Charles Stuart, That Man of Blood », *Journal of British Studies*, vol. 16, n° 2, 1977, p. 41-61 ; Daniel P. Klein, « The Trial of Charles I », *Journal of Legal History*, vol. 18, n° 1, 1997, p. 1-25 ; ou encore Sarah Barber, *Regicide and Republicanism. Politics and Ethics in the English Revolution, 1646-1659*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1998, p. 121-146, ainsi que la prise de position de C. Holmes, *Why Charles I Executed?*, *op. cit.*, p. 116-119 et 228. David Scott (« Motives for King-Killing », dans J. Peacey (dir.), *The Regicides...*, *op. cit.*, p. 138-160) étudie les motivations possibles de huit régicides et conclut que « most of their career profiles suggest that a powerful source of motivation was consternation at Charles wickedness in defying providence and in defiling the land with innocent blood » (p. 147), mais il laisse la porte ouverte à d'autres motivations.

77 Voir les textes publiés dans *Procès de Charles I^{er}*, collection des Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre, t. IX, Paris, Pichon-Béchet, 1827.

doute par les historiens. Or, ces témoins confirmaient ainsi que le roi avait fait couler le sang et qu'il devait en subir les conséquences. Même si les régicides étaient conscients des enjeux politiques immédiats de la mort du roi, il est possible d'affirmer que la plupart d'entre eux étaient convaincus d'agir au nom de Dieu et pensaient sincèrement que le bien de la nation anglaise réclamait la mort d'un souverain traître à ses engagements.

Un autre indice de la dimension religieuse de la mort du roi est que les royalistes cherchèrent immédiatement, eux aussi, à y inscrire leur interprétation de l'événement. Daniel P. Klein a d'ailleurs montré, de façon convaincante, que Charles I^{er} lui-même s'était placé, au cours de ces journées, dans la posture du martyr. Le jour de son enterrement a été publié un texte intitulé *Eikon Basilike*, qui analysait les événements survenus depuis le début des guerres civiles et les entremêlait de méditations et de prières. Sans doute rédigé par un ecclésiastique, John Gauden, à partir de papiers de Charles I^{er}, ce livre fut jusqu'à la fin du XVII^e siècle attribué au roi lui-même. Il rencontra un réel succès malgré la censure et les réponses adressées par les *Commonwealthmen* comme l'Eikonoklastes du poète John Milton. En Angleterre même, une trentaine d'éditions clandestines furent mises en vente et des traductions parurent dans divers pays d'Europe. Charles I^{er} s'y peint comme un souverain juste et bienveillant qui n'a jamais outrepassé les droits que Dieu lui avait donnés et qui a été la victime d'hommes qui ont systématiquement détourné et dénaturé ses intentions et ses actes. Il s'y présente surtout en martyr de la royauté et de l'Église d'Angleterre. Sur l'échafaud, il est attesté qu'il répondit à l'évêque qui le fortifiait : « Je quitte une couronne corruptible pour une couronne incorruptible, où il ne pourra y avoir aucun trouble, aucune sorte de trouble dans le monde »⁷⁸. L'iconographie royaliste put broder sur ce thème comme en témoigne d'ailleurs la célèbre illustration qui ornait la première édition de l'œuvre. De fait, l'assimilation de la mort de Charles I^{er} à la Passion du Christ est la pierre angulaire de sa glorification⁷⁹. Sir Philip Warwick, un serviteur du roi qui l'assista lors de sa fuite sur l'île de Wight à l'automne 1648, écrivit ainsi dans ses *Mémoires* : « S'il est permis de faire une telle comparaison, je dirai que sa mort et celle de son divin maître eurent quelques points de ressemblance. Ainsi que Jésus, il était roi, et fut mis à mort par son peuple »⁸⁰.

78 *King Charles His Speech Made upon the Scaffold at Whitehall-Gate*, London, Peter Cole, 1649, cité par Howard Tomlinson et David Gregg, *Politics, Religion and Society in Revolutionary England, 1640-1660*, London, Macmillan, 1989, p. 161.

79 Voir, à ce sujet, Andrew Lacey, *The Cult of King Charles the Martyr*, Woodbridge, Boydell Press, 2003.

80 *Mémoires de Sir Philip Warwick sur le règne de Charles I^{er}*, Paris, Pichon-Béchet, 1827, p. 297. La première édition anglaise date de 1701.

CONCLUSION

Un des principaux acquis des développements historiographiques des vingt dernières années est donc l'effacement des raisonnements monolithiques qui cherchaient à attribuer au déclenchement de ce qui était encore simplement perçu comme « la guerre civile anglaise » ou « la Révolution anglaise » une cause unique, qu'elle soit politique, socio-économique ou, dans le cas qui nous préoccupe, religieuse, si tant est qu'il est possible de distinguer entre ces catégories. Car, nous nous heurtons, de manière inévitable, au problème du sens même du terme « religieux » pour un Anglais, ou une Anglaise, des années 1640⁸¹. L'historien peut-il, et doit-il, séparer ce qui relève de la foi, c'est-à-dire de la croyance en l'existence d'un seul chemin pour gagner le Paradis et la certitude que les autres chemins condamnent ceux qui le suivent, mais aussi potentiellement, par le risque de la corruption, l'humanité entière, aux souffrances de l'Enfer, de la volonté de défendre de l'Église comme une institution sociale, ou de la fidélité à un idéal constitutionnel, ou encore du désir de préserver (ou d'attaquer) un ordre social établi. Ces questions, posées au début du XXI^e siècle, sont-elles mêmes pertinentes pour le XVII^e siècle ?

Il s'agit là d'une réflexion qui dépasse de loin le cadre de cet article et nos propres capacités d'analyse et nous nous contenterons, en conclusion, d'évoquer les positions qui reviennent fréquemment dans la bibliographie produite par nos collègues anglophones. La première se trouve exprimée, entre autres, par l'historien Conrad Russell qui, en 1990, a affirmé nettement que « *to say that the parties were divided by religion is not the same thing as to say that religion caused the Civil War* »⁸². Un consensus assez large semble se faire sur ce point même s'il est important de se rappeler que nous n'avons pas traité ici seulement ce que Conrad Russell appelle la « guerre civile » (c'est-à-dire les conflits anglais des années 1642-1646 et 1648) mais aussi d'événements hautement traumatiques comme les massacres en Irlande ou l'exécution du roi. Nicholas Tyacke va dans le même sens en écrivant : « [...] *the present writer has argued that 'religion was a major contributory cause' of the armed conflict which broke out in 1642. But to say this does not [...] preclude other causes. [...]. Nevertheless, it was the fusion of religious and secular discontents that was always*

81 Ian M. Green est particulièrement attentif à cette question (« 'England's Wars of Religion?' », art. cit, p. 112 sq.) et il rappelle les interrogations de John Bossy à ce sujet.

82 Conrad Russell, « The Church, Religion, and Politics. The Problem of the Definite Article », dans Conrad Russell (dir.), *The Causes of the English Civil War*, Oxford, Clarendon Press, 1990, p. 58-82, ici p. 59. Beaucoup d'historiens se retrouvent finalement sur cette ligne.

potentially the most dangerous », ce qui postule, comme chez Conrad Russell, la séparation de deux ordres d'idées, le religieux et le politique⁸³. Une autre position est de dire que la religion n'est pas une catégorie autonome, ramenée à une croyance privée, à une sphère intérieure, dans les sociétés de l'époque moderne⁸⁴. Elle apparaît, au contraire, pour beaucoup d'historiens, profondément entremêlée, dans l'esprit des individus et, donc, dans leur rapport aux événements, à des questions politiques, socio-économiques ou culturelles. David Cressy nous le rappelle avec force dans son beau livre, *England on the Edge*, qui laisse de côté les grands schémas explicatifs des historiens pour se replonger dans les propos tenus par les Anglais en 1640, 1641 et 1642. Prenant alors littéralement le pouls du royaume, à travers les correspondances, les diaires ou les journaux intimes, il perçoit une anxiété considérable dans laquelle les incertitudes politiques et les inquiétudes religieuses sont indissolublement liées. Ian M. Green représente, enfin, une troisième option. Il fait, en effet, soigneusement la différence entre les individus qui prenaient au pied de la lettre les appels à l'action pour combattre au nom de Dieu et édifier, sur la belle terre verte de l'Angleterre, une nouvelle Jérusalem et ceux, « *very close in doctrine and ecclesiology* » qui pensaient que ces questions appartenaient au magistrat et non au simple citoyen⁸⁵. Faut-il alors que l'historien se place uniquement du côté des déterminations individuelles et qu'il cherche, au travers de multiples biographies, à cerner le champ des trajectoires possibles pour les Anglais et les Anglaises des années 1640 ? Nous ne le pensons pas tant une telle position entraînerait une atomisation de la recherche et une très grande difficulté à reconstituer les grands mouvements qui doivent demeurer les objets principaux des historiens.

83 Nicholas Tyacke, *Aspects of English Protestantism*, *op. cit.*, p. 196. Glenn Burgess a également avancé que le fait de dire que Dieu était au cœur de toutes choses pour les Anglais du XVII^e siècle ne signifie pas que les affaires de l'Église et de la foi étaient forcément impliquées pour eux dans toutes choses. Glenn Burgess, « Was the English Civil War a War of Religion? », *art. cit.*, p. 199.

84 Patrick Collinson avance ainsi que la religion était alors un devoir public et non une opinion privée : P. Collinson, *The Elizabethan Puritan Movement* (1967), Oxford, Clarendon Press, 1991, p. 25.

85 Ian M. Green, « 'England's Wars of Religion'? », *art. cit.*, p. 113.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	
Lucien Bély	7

PREMIÈRE PARTIE

Approches historiographiques

Les réformés français au cœur des conflits religieux (vers 1550-1659)	
Hugues Daussy	13
Les affrontements religieux en Angleterre et dans les îles Britanniques dans la première moitié du XVII ^e siècle	
François-Joseph Ruggiu	31

DEUXIÈME PARTIE

Faire la guerre, faire la paix

« Reconcilier les cœurs des subjects cy-devant divisez » : les commissaires des édits de pacification au temps des premières guerres de religion	
Jérémie Foa	61
Affrontements religieux, révoltes et guerres civiles. Formes et moyens d'une société divisée (XVI ^e -XVII ^e siècles)	
Pierre-Jean Souriac	89
Affrontements religieux, fractures politiques dans les provinces méridionales des Pays-Bas espagnols (1521-1579)	
Alain Lottin	115
Clercs de cour et clercs d'État dans les affrontements religieux européens (1500-1650)	
Benoist Pierre	141

Les affrontements dans le Saint-Empire

	Les conflits confessionnels autour des espaces urbains dans l'Empire au xvi ^e siècle	
	Naïma Ghermani	165
	École, université et affrontements religieux dans le Saint-Empire	
	Jean-Luc Le Cam	175
	L'invention de la coexistence confessionnelle dans le Saint-Empire (1555-1648)	
246	Christophe Duhamelle	223
	Table des matières.....	245